

LES  
**MODES PARISIENNES.**

---

**PRIME DE 1858.**

---

Notre nouvelle prime est sous presse; elle se compose d'un Album de salon dessiné spécialement pour les *Modes parisiennes* par le célèbre caricaturiste CHAM. Elle a pour titre :

**LES TORTURES DE LA MODE,**

et passe en revue d'une façon très-piquante et très-gaie les modes françaises depuis Henri III jusqu'à nos jours. L'Album est formé de vingt-quatre pages contenant chacune de trois à quatre sujets; — il est tiré sur beau papier vélin et recouvert d'une feuille glacée. Nous avons tout espoir que cette prime fera plaisir à nos souscripteurs.

Elle sera distribuée le 15 décembre prochain.

Le prix de cet Album, pour les personnes non abonnées aux *Modes parisiennes*, sera de 10 fr. — Ceux de nos abonnés qui n'ont pas droit à le recevoir gratuitement, soit parce qu'ils ne sont pas abonnés pour l'année entière, soit parce que, abonnés pour l'année, ils ont déjà reçu une prime, mais qui désireront le recevoir, ne le payeront que 6 fr. rendu *franc de port* dans toute l'étendue de la France.

Le port de la prime étant à la charge de l'abonné, ceux de nos souscripteurs qui ont droit à recevoir la prime et qui désirent la recevoir *franche de port* peuvent nous adresser 2 francs, et nous affranchirons l'Album.

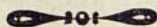
On peut nous envoyer pour ces 2 francs-là huit timbres-poste de 20 centimes ou seize de 10 centimes, mais pas de timbres-poste au-dessus de 20 centimes.

---



## Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — SILVÈRE, par madame LÉONIE D'AUNET (2<sup>e</sup> partie). — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



## MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

On a fait revivre depuis quelques années une mode charmante, celle des petits meubles élégants et portatifs, celle de l'ornementation artistique appliquée à tous les objets d'un usage usuel. L'émulation entre cette admirable pépinière d'ouvriers artistes, qui est l'honneur du commerce parisien, a enfanté en ce genre de véritables chefs-d'œuvre, dont les principaux spécimens ont été admirés aux dernières expositions de l'industrie en France et en Angleterre. Parmi les maisons qui ont donné la première impulsion à cette branche de l'industrie de luxe, il faut citer la maison Audot, qui depuis est toujours restée à la tête d'une liste qui compte beaucoup de noms recommandables et presque célèbres; cette année la maison Audot, surexcitée dans son zèle par les commandes princières qui l'ont récemment honorée, a multiplié, en les perfectionnant toujours, ses charmantes inventions. Les magasins de M. Audot sont trop petits pour contenir les modèles nouveaux qui sortent tous les jours de ses ateliers, il faudrait un catalogue pour tout énumérer. Parmi tant de gracieuses et enviables merveilles, nous avons particulièrement été frappée de l'intelligence qui a présidé à l'agencement des nécessaires de voyage inventés par M. Audot; d'abord l'assortiment qu'il offre à sa clientèle a ceci de très-appreciable que toute fortune y trouve ce qui lui convient, depuis le modeste et confortable nécessaire de cinquante francs qui contient ce qu'il est strictement utile d'emporter avec soi en voyage, jusqu'au somptueux coffre qui coûte quatre mille francs, et renferme toutes les commodités et tous les accessoires de la toilette la plus compliquée. Les nécessaires de M. Audot parcourent une gamme de prix non interrompue, et répondent à tous les désirs et à toutes les bourses. Un coffre de quatre mille francs est assurément le plus beau cadeau que puisse faire ou recevoir une personne riche soigneuse de son luxe intime. Rien n'y manque. Il renferme, outre tout ce qui sert à la toilette, des flambeaux de vermeil, des bouilloires à eau chaude, un grand miroir dans un cadre artistement ciselé, un pot à eau carré en argent avec des ornements d'or fin en relief et des génies de vermeil aux coins; en dessous de la cuvette en argent sont les petits compartiments de velours dans lesquels se trouvent

l'assortiment des peignes d'écaïlle, les brosses d'ivoire, les petites glaces, les pinces, les limes, les rasoirs, de petites cuillers, un porte-crayon, un canif, des plumes, des cachets, un encrier, enfin une ménagère charmante qui peut se mettre dans la poche avec son arsenal d'aiguilles, des ciseaux et autres menus instruments de travail. Rien n'est plus complet, plus magnifique et plus commode aussi, puisque dans une même boîte sont réunis tous les objets dont on peut avoir besoin.

Les nécessaires moins luxueux sont cependant encore fort désirables; M. Audot en fait en argent avec un fond guilloché et un écusson sur toutes les pièces, qui ont une grande distinction. Que dire maintenant des miroirs à cadre de chêne, des nécessaires de marqueterie, des écrans à pieds sculptés, des guéridons incrustés de nacre, des tables à thé ou à jeu couvertes d'un riche tapis de marqueterie des îles de plusieurs nuances, des jardinières à guirlandes de chêne, fouillées comme un objet d'art entourant des médaillons de Sèvres, des bonbonnières de nacre et d'ivoire, des boîtes à châles à application de cuivre doré du plus pur style Louis XIII, des coffres à ouvrage incrustés avec des armoiries en bois de diverses couleurs, ou des médaillons en pierres rares, des boîtes à mouchoirs, des boîtes à parfums, des papeteries, des coffrets à bijoux, des bureaux de bois de rose, des tables à écrire en incrustation de Boulle, ou en ébène avec des étoiles de nacre, et de tant d'autres belles et élégantes choses qu'on admire chez Audot? Il faut s'arrêter, l'énumération est une fatigue; disons seulement que la vue de tant de luxueux et élégants chefs-d'œuvre évoque les souvenirs historiques en foule: on rêve à Diane de Poitiers devant ces ravissants meubles fouillés, ciselés, sculptés comme par un des merveilleux ouvriers de la renaissance; on rêve à la marquise de Pompadour au milieu de tous ces médaillons de Sèvres, de tous ces pieds de biche et de toutes ces marqueteries, et on songe, en admirant les formes plus sévères de larges encriers façon Boulle, que c'était sans doute dans un encrier pareil que le duc de Saint-Simon trempa sa plume orgueilleuse et inimitable.

La maison Gagelin a fait faire pour cet hiver, avec le goût qu'elle possède si parfaitement, des étoffes splendides et distinguées qui embelliront la beauté même.

Elle a pour les petites soirées des robes de soie à côtes des nuances les plus douces et les plus pures: nous en citerons une rose, qui, ornée de quilles de chenille et de jais blanc, est d'un effet charmant; une autre, cerise avec des guipures noires, ira à ravir aux femmes brunes; une troisième, pour grandes visites, est d'un gris perle teinté de bleu; elle se garnit d'une guipure d'un ton plus foncé, qui produit le plus bel effet. Les robes de moire antique à fleurettes pompadour sont aussi une nouveauté d'un goût délicieux. La plus éclatante de ces robes est d'un jaune bouton d'or semé de fleurettes noires; le soir cela a l'air de cette



étoffe couleur du soleil, dont est vêtue la princesse des contes de Perrault. Une autre étoffe fort belle, quoique plus modeste, est un reps bleu de ciel à fleurettes blanches avec un point rose; on en fait des robes à deux jupes bouffantes, couvertes d'ornements de dentelle et de jais; madame de Pompadour, si elle revenait, n'en voudrait pas d'autre. La maison Gagelin fait avec ce même reps broché des robes de jour fort distinguées, brunes ou violettes avec les fleurettes noires, vertes avec un semis d'étoiles blanches; elle les garnit et les coupe d'une manière admirable, aussi faut-il faire faire dans ses ateliers ce qu'on choisit dans ses magasins.

Il est indispensable, quand on sort d'un bal où on a beaucoup dansé, où on a eu extrêmement chaud, de remonter dans sa voiture sans sentir le froid du dehors, mais il est ennuyeux de s'empaquer comme une grand'mère dans de lourds manteaux qui chiffonnent les robes, et ôtent toute grâce à la tournure. Madame Durand sait réchauffer sans enlaidir, elle sait poser sur de belles épaules et sur de belles robes des sorties de bal dignes d'être admirées autre part que dans un vestiaire. Elle en fait de toutes sortes en ce moment, en satin garni de cygne, en velours, en cachemire, etc.; elle en a exécuté une charmante en cachemire mais à capuchon, ouatée, doublée de satin blanc et garnie de chenille, qui a une grâce exceptionnelle; elle en fait d'autres en chenille bouclée grise, ornée de montants de velours écossais, qui sont d'un goût très-simple et d'une grande originalité; elle en fait d'autres doublées de fourrures chaudes et légères, parfaitement appropriées au luxe de certaines toilettes, et convenables aux femmes qui redoutent la fraîcheur de l'air. Pour les jours de sortie par un temps doux, comme le débonnaire hiver a bien voulu jusqu'à présent nous en accorder, on trouve dans les magasins de la *Présidence* des mantelets-châles d'une extrême élégance; ils sont en velours noir, ornés de guirlandes faites au crochet avec un mélange de soie et de jais; ils se terminent par une haute dentelle. Pour les jeunes filles, madame Durand vient de créer un nouveau burnou à manches qui, exécuté en drap fourrure de nuances mêlées vert et bleu, bois et vert, réunit toutes les conditions désirables de simplicité et de bon goût.

Voici le froid revenu, la bise rougit le nez, gerce les lèvres, hâle les joues, c'est le moment où il faut prendre des soins tout particuliers de son teint et de sa peau; c'est le moment où il faut employer journellement l'*amandine* de Faguer-Laboullée, d'un effet si sûr contre les gerçures et les mauvais effets du froid, et où il ne faut plus se servir d'autre savon que des savons sucrés, les seuls qui conservent la souplesse de la peau, et qui, pour ce motif, ont obtenu à M. Faguer la médaille de la société d'encouragement et plusieurs autres récompenses honorables.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

### Détails du dessin.

*Première toilette.* — Robe de tarlatane blanche à quatre volants relevés par des choux de taffetas et de dentelle; mantille de gaze blanche semée de fleurettes d'or; résille à touffes de chenille; bijoux d'or émaillé, souliers de satin blanc; gants de chevreau.

*Seconde toilette.* — Robe de taffetas rose à ifs de ruban taffetas blanc, sur lesquels sont posés de petits glands mousse rose; sortie de bal à bandes de velours cerise alternées de bandes blanches, avec chevrons de passementerie cerise ornés de petits grelots; capuchon à cinq pointes garnies chacune d'un gland; résille de chenille à gros effilés de chenille et de perles; souliers de satin blanc.

### Détails du patron.

PATRON DE CORSAGE MARIE STUART DE LA MAISON  
DELISLE.

Ce corsage se fait, pour robe de dîner ou de sortie, en soie ou en popeline; on pose sur le devant des brandebourgs de passementerie. On peut entourer les pointes de la taille d'un haut effilé de soie ronde mêlée de jais; dans ce cas, on garnit les manches de même.

### Explication de la planche de dessins.

N° 1. Dessin pour manteau à broder au passé sur velours. Les parties pointillées se couvrent de nœuds très-petits. Il faut se servir pour ces nœuds de soie mitre très-fine.

N° 2. Dessin assorti, diminué, pour manches.

N° 3. Semis pour manches-bouillons. Le rond central est un pois; les petits ronds alentour, des œillets; les petits *ne m'oubliez pas* sont mats, avec un œillet au milieu.

N° 4. Poignet pour la manche.

N° 5. Fanchon à broder en application de nanzouk sur tulle de Bruxelles.

N° 6. Quart d'un mouchoir à broder au plumetis sur batiste. Les petits ronds formant des grecques sont des pois.

N° 7. Coin de mouchoir. Tous les ronds sont des pois, excepté ceux qui sont au centre des petites fleurs.

N° 8. Dessin pour bas de jupe. Les ronds et les amandes marqués d'un petit point doivent être à jour.

N° 9. Dessin pour sachet à mouchoir à broder au passé sur moire, satin ou velours.



## SILVÈRE, HISTOIRE D'UN DOMESTIQUE.

(SUITE.)

— Il y a simplement ce rapport-ci : que je vous raconte ma vie depuis l'époque où nos relations ont cessé, et que mon histoire est celle de Silvère. Vous allez voir :

« On nous faisait souvent changer de garnison, pensant neutraliser notre influence en nous dépayasant fréquemment. Le calcul juste pour plusieurs régiments, se trouva faux quant au nôtre; moins nombreuses, ces mutations successives nous eussent paralysés; elles nous servirent, au contraire, à établir partout des relations avec nos amis. Peu à peu nos espérances prirent de la consistance, et, je vous l'ai avoué, une conspiration immense se forma, dont les ramifications étaient partout, et par cela même insaisissables. Nous étions arrivés à ce moment qui précède l'action, où la pensée doit se traduire par des actes. En un mot, nous avions besoin de recruter dans le peuple de ces hommes à la fois soumis et forts, qui savent agir et obéir, soldats d'une idée, capables de devenir martyrs d'une conviction. Ce travail fut long et se fit prudemment. Un de nos plus actifs affiliés était près de moi; il m'avait été donné par Raymond en qualité de brosseur, et était entré simple cavalier de mon régiment; j'étais sûr de lui comme de la lame de mon sabre. Cet homme, nommé Louis, tomba malade pendant un séjour que nous fîmes à Chaumont; je l'envoyai à l'hôpital, où son état empira assez pour que je dusse aller le voir. Il fut bientôt au plus mal; le médecin le déclara atteint d'une fièvre maligne qui devait l'emporter. Un jour, en arrivant à l'hôpital pour voir mon pauvre soldat, je trouvai installé auprès de lui une espèce d'infirmier misérablement vêtu qui lui donnait des soins avec beaucoup de dévouement; il me le présenta comme un ami intime qu'il venait de retrouver par hasard dans l'hospice, où l'avait fait admettre la protection très-spéciale du curé de Saint-Landry.

» Je n'écoutai pas beaucoup ce que me dit le pauvre garçon, et me retirai convaincu qu'il n'avait que quelques heures à vivre. Je ne me trompais pas; il ne devait vivre que quelques heures encore après m'avoir dit adieu.

» Le lendemain, je fus fort étonné de voir entrer chez moi l'infirmier de l'hôpital militaire. Il m'apprit la mort de mon malheureux soldat, et me remit avec un certain mystère quelques papiers trouvés sous le chevet du défunt. Ces papiers pouvaient être compromettants; j'ignorais qu'ils existassent. C'étaient des listes d'affiliés et des indications sur des personnes habitant la Haute-Marne. Je m'aperçus qu'il fallait une clef pour les lire; cette réflexion me rassura.

» Cependant l'attitude de cet homme me déplaisait; il suivait mes mouvements d'un air inquiet, et son œil semblait s'obstiner à vouloir deviner ma pensée sous mon silence.

— Avez-vous lu ce que vous m'apportez? lui demandai-je.

— Oui, monsieur.

— Et le comprenez-vous?

» Il hésita un moment, me regarda encore, et me dit d'une voix ferme :

— Oui, monsieur.

» La situation se compliquait. Nous étions aux mains d'un premier venu, d'un homme qui pouvait, en copiant seulement une de ces listes, faire tomber trente têtes, et compromettre des centaines de personnes. J'examinai plus attentivement notre adversaire.

» C'était un homme fortement constitué, le cou gros, la tête petite et couverte d'une forêt de cheveux d'un blond indécis. Son front haut et étroit, ses yeux grands et d'un gris ardoise assez doux, son nez charnu, auraient donné à son visage une expression de bienveillance, sans l'expression amère de sa bouche presque toujours contractée par une sorte de sourire-grimace, indice d'ironie ou d'idiotisme. Mes observations m'amènèrent à croire cet homme plus jeune qu'il ne m'avait paru. A première vue, ses joues flétries et beaucoup de cheveux blancs mêlés dans sa chevelure me l'avaient fait prendre pour un homme de cinquante ans; il en avait à peine quarante; c'était une robuste constitution, éprouvée par des privations ou des travaux excessifs; la force avait résisté, la jeunesse avait disparu. Vous l'avez reconnu, puisque, hélas! vous le connaissez : c'était Silvère.

— Comment était-il infirmier, comment est-il devenu votre domestique? s'écria le président.

— Il m'est impossible de répondre à votre première question. N'ayant aucune raison alors de me méfier de ce qui me fut dit, je n'ai jamais interrogé Silvère sur ce point; quant à ce qui me l'a fait prendre à mon service, vous le comprendrez vite.

» L'examen que je fis alors de sa personne ne me vint pas en sa faveur; son attitude et ses réponses ne plurent pas non plus beaucoup, je dois vous l'avouer; mais je n'avais pas le choix. Il fallait me l'attacher ou le mettre dans l'impossibilité de me nuire : or les honnêtes gens n'ont pas de moyens sûrs pour obtenir ce résultat.

» Silvère m'apprit qu'il était du même village que mon brosseur; il me raconta qu'ils avaient été séparés lorsque ce dernier s'engagea, il insista beaucoup sur sa joie de courte durée en retrouvant son camarade d'enfance. Le soldat, dans l'effusion de son bonheur et l'affaiblissement de la maladie, l'avait initié à tous nos plans, et s'était empressé de lui témoigner sa confiance en lui apprenant même la clef de nos correspondances secrètes.

— Ce pauvre Louis, ajouta Silvère en terminant son



récit : il était convaincu qu'il travaillait à mon bonheur en me mêlant à tout cela ; car, dans son délire, il me répétait sans cesse : — Suis-nous, ta fortune est faite.

— Louis a eu raison, lui dis-je, votre fortune pouvait être faite avec ces papiers.

— Comment cela, monsieur ?

— En les vendant au préfet tout simplement.

» Il rougit, baissa la tête, et me dit d'un accent où je rouvai plus d'humilité que d'indignation.

— Oh ! monsieur !... dénoncer les amis de Louis !

— Si vous croyez ces amis coupables ?

— Je n'ai pas, moi, le droit de juger les actions des autres ; je juge seulement les miennes avant de les faire.

» Que vous dirai-je, mon ami ? Silvère devint mon domestique. Je le tolérai d'abord dans ma maison comme une nécessité imposée par les circonstances : puis, peu à peu, sa douceur attentive, sa discrétion, une sorte de passivité habituelle qui n'excluait pas d'humbles attentions, m'habituaient à sa présence et à ses services. Il gagna assez ma confiance pour que je l'employasse à quelques missions politiques ; il s'en tira avec intelligence, tout en conservant cette réserve discrète qui semblait faire le fonds de son caractère.

» Cependant le temps s'écoula, la situation politique se tendit de façon à nous faire croire arrivé le moment de porter un grand coup. Je n'entrerais pas dans le récit de tout ce qui agita alors si profondément tant de cœurs français, le résultat d'efforts mal combinés, de mesures mal prises, vous le connaissez ; ce fut de faire tomber quatre têtes, celles des sergents de la Rochelle. Je vous le dis aujourd'hui : si la mienne n'a pas été la cinquième, c'est à Silvère que je le dois. »

Le président fit un soubresaut d'étonnement.

— Oui, continua le colonel, Silvère eut vent, je ne sais comment, que nous étions découverts, et, sans même me prévenir, il se rendit en toute hâte au logement où je déposais mes papiers, et détruisit toute pièce compromettante. Quand, averti à mon tour, j'accourus dans la même intention, je rencontrai devant la porte des agents de police ; ils m'attendaient et me prévirent qu'ils allaient procéder à une perquisition. Je me crus perdu.

» Le front paisible de Silvère en leur ouvrant la porte m'annonça que j'étais sauvé. Ce dévouement et cette heureuse présence d'esprit ne purent m'empêcher de rester fort compromis : faute de preuves, on ne m'arrêta pas, mais je devins l'objet d'une active surveillance. Toutes mes précautions eussent été vaines pour la déjouer, et j'aurais été infailliblement dénoncé par mes rapports avec tous les centres bonapartistes et les imprudences de Raymond, resté mon ami intime, si je n'avais pris le parti de prétexter la nécessité d'aller aux eaux de Carlsbad pour rétablir ma santé, fort altérée en effet par trop d'émotions successives.

» Un congé m'ayant été donné, je résolus de quitter momentanément la France. Une seule chose me gênait énormément pour exécuter mon projet : j'étais déposé

taire de sommes considérables, remises entre mes mains pour les besoins de la cause que nous avions voulu servir ; ces sommes, toutes en numéraire, représentaient un capital que je n'avais pas le droit de placer en mon nom, que je ne pouvais employer ni confier à personne sans réveiller tous les soupçons, et mettre sur la trace de la vérité. Après beaucoup d'hésitations, je me décidai à me confier à Silvère, et à laisser cet argent sous sa garde, dans quelque cachette connue de nous seuls.

» Il s'opposa d'abord à mon projet, seulement parce qu'il l'obligerait à rester séparé de moi pendant plusieurs mois ; il voulait cacher l'argent en l'enterrant profondément dans quelque champ, et le laisser ensuite là, sans surveillance. La difficulté de trouver un lieu parfaitement à l'abri des chances de labour ou de construction, la difficulté plus grande de transporter des sommes aussi lourdes sans attirer l'attention, m'empêchèrent d'accepter son conseil. Je me décidai pour mon premier projet. Nous pratiquâmes une cachette entre deux cloisons, dans la maison que j'habitais, et j'y déposai environ huit cent mille francs en monnaies d'or et d'argent, que je laissai sous la garde de Silvère.

— Huit cent mille francs ! s'écria le président avec stupéfaction, quelle imprudence !

Le colonel sourit tristement.

— Vous tenez à vos idées, mon cher Perrin, dit-il, vous voyez toujours dans Silvère l'homme que vous avez cru reconnaître.

— Que j'ai cru reconnaître !... Avez-vous donc encore un doute ?

— Hélas ! non ; seulement Silvère signifie pour vous crime et bassesse, et pour moi signifie honneur et dévouement. J'abrège ce qui me reste à vous dire. Je partis. Silvère déploya en mon absence une délicatesse de tact très-grande pour parvenir à rester en relations avec nos amis sans attirer les soupçons du gouvernement. Le temps apaisa les agitations, endormit peu à peu les surveillances, et, le dirai-je ? découragea mes espérances. Je rentrai en France très-amorti, sinon dans mes sentiments bonapartistes, du moins dans mon humeur militante. La mort de l'empereur me porta le dernier coup. Je changeai alors tous mes plans d'avenir, je renonçai à voir le triomphe de ma foi politique, et, tombant de la sphère des rêves violents et glorieux dans la sphère des réalités paisibles, je cherchai une femme. Je devins amoureux de mademoiselle Stéphanie de Beaulieu, aujourd'hui madame de Nestaing ; sa mère m'accorda sa main, et je connus, grâce à elle, toutes les douceurs de la vie conjugale.

» Maintenant j'ai un enfant charmant, une belle fortune, une situation honorable, j'en ai fini avec les dangers et les fatigues de ma carrière ; j'étais enfin l'homme le plus heureux du monde jusqu'au moment où votre amitié est si inopinément venue mettre une touche bien sombre dans le riant tableau de ma vie.

— Pardon, dit le président qui continuait à suivre



son idée, vous ne m'avez pas dit ce que devinrent les huit cent mille francs confiés à Silvère.

— Eh! cela se comprend de reste : je les ai retrouvés où nous les avions mis, et j'ai pu, au bout de quelques années, me débarrasser entièrement de ce gênant trésor, en le faisant tenir, par petites sommes, à ceux qui me l'avaient confié.

— Ainsi cet homme a toujours été, à vos yeux, d'une probité scrupuleuse et d'un dévouement complet?

— Vous devez être édifié.

— Oui, je le suis complètement par votre récit, et je vois que je me trouve en face d'une de ces conversions au bien dont les annales de la justice sont bien pauvres. Maintenant, mon ami, que prétendez-vous faire?

— Vous me le demandez? Je prétends honorer l'expiation et le repentir autant que la vertu : Silvère restera chez moi, rien ne sera changé à la situation qu'il y occupe depuis bientôt vingt ans, et il ignorera toujours que j'ai pu connaître ce funeste épisode de sa vie.

— Vous avez peut-être raison, dit le président, mais beaucoup de gens n'auraient pas le courage d'agir comme vous le faites.

— Et, à ma place, n'imiteriez vous pas ma conduite, Perrin?

— Eh bien, franchement, non. Ce mot forçat porte avec lui des souvenirs et des idées que je ne saurais surmonter; c'est une faiblesse, je l'avoue, et je rends toute justice à votre force d'âme. Tout ceci se terminera pour le mieux, je m'en félicite; j'ai rempli envers vous, mon cher de Nestaing, mon devoir d'ami, et cependant il n'en résultera rien de fâcheux pour ce pauvre malheureux.

Le président se retira; le colonel resta soucieux.

Il était moins stoïque qu'il n'avait voulu le paraître à propos de la triste histoire de Silvère. Les mots vol, effraction, galères, avaient aussi évoqué dans son esprit leur lugubre fantasmagorie. Cet homme, qu'il traitait si familièrement, qu'il plaçait dans son cœur sur la ligne de ses plus chers amis, cet homme était un forçat! La hideuse empreinte du crime s'était posée sur cette âme qu'il se plaisait à comparer aux plus pures!... Il y avait bien là de quoi faire songer un homme, un militaire regardant l'honneur comme une religion.

Quand, à l'heure de reprendre ses études, Paul revint tout essoufflé de sa promenade, appuyé amicalement sur le bras de Silvère, et approchant de temps en temps sa tête rose des joues flétries du vieillard, M. de Nestaing eut le frisson : il lui sembla voir l'innocence jouant ingénument avec le crime. Quelque chose se souleva en lui, mais la raison le domina, il se contenta, et, se composant un visage souriant, il adressa la parole à Silvère sur son ton habituel.

Le père et le fils venaient d'entrer dans la bibliothèque, où ils travaillaient chaque jour ensemble,

quand la femme de chambre vint prévenir le colonel que madame de Nestaing le demandait.

Paul profita de cet incident pour substituer deux pages de Virgile, son auteur favori, aux théorèmes dont son père allait lui demander l'explication, et M. de Nestaing se rendit chez sa femme.

En l'apercevant, il ne put retenir un cri de surprise. Madame de Nestaing, renversée sur un canapé, les traits contractés et pâles, semblait en proie à quelque douloureuse convulsion.

— Grand Dieu! Stéphanie, qu'avez-vous? s'écria le colonel, on ne m'a pas dit que vous étiez malade.

— Je ne suis pas malade, dit madame de Nestaing d'une voix faible en tendant vers son mari ses mains tremblantes; j'ai seulement à vous parler de ce qui arrive.

— Et qu'arrive-t-il donc qui puisse vous mettre dans l'état où je vous vois?

— Quoi! vous ne comprenez pas? Je sais tout... j'ai tout entendu... là, dans le jardin... Silvère!... Ah! mon Dieu! c'est horrible!

Elle n'acheva pas; les sanglots soulevèrent sa poitrine, et, pendant quelques minutes, elle fut en proie à une crise nerveuse des plus violentes.

Le colonel, craignant les paroles qui pouvaient lui échapper, n'appela personne et lui donna seul des soins qui lui rendirent un peu de calme.

Revenue à elle, madame de Nestaing s'entretint longtemps avec son mari de la terrible révélation du président, et exprima sa résolution formelle de ne pas laisser plus longtemps Paul en contact journalier avec un homme tel que Silvère. Cette intimité, qui avait déjà froissé la délicatesse du père, exaspérait la tendresse sensitive de la mère. Tous les raisonnements de M. de Nestaing furent perdus, tous ses efforts pour modifier la résolution de sa femme furent vains.

Elle avait un thème, et elle n'en sortait pas. Il était au-dessus de ses forces, disait-elle, d'accepter que son fils vécût en intimité avec ce malheureux, aimât ce misérable. Si on ramène parfois des gens entêtés dans un raisonnement, il est impossible de vaincre ceux qui résistent par sentiment. La tache de la vie du pauvre Silvère apparaissait d'autant plus vivement à madame de Nestaing, que son dévouement et sa fidélité à son mari étaient en grande partie de la tradition pour elle; elle y croyait, elle n'avait pas vu. Ce que le colonel éprouvait pour Silvère existait nécessairement à un degré affaibli pour elle; son affection n'était qu'un reflet : aussi s'effaçait-elle bien vite devant ses craintes maternelles.

Le colonel, dès longtemps habitué à céder à sa femme, ne sut pas lui résister dans une volonté dont il reconnaissait lui-même la légitimité; madame de Nestaing sentait avec exagération, mais le sentiment qui la dominait était après tout respectable.

Le renvoi de Silvère fut décidé; seulement le colonel





771

*Compte Catin*

*Prevail*

## LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M<sup>me</sup> Sauvel. Sorties de bal de la M<sup>me</sup> Leclerc. Collot, Coiffures des Dames Mourée Saur.  
Corsets de M<sup>me</sup> Vigouroux. Gants et. Parfums de Sagner Laboullie,  
Ayuntamiento de Madrid

Bureau du Journal 20, rue Bergère.







exigea d'y pouvoir mettre les formes capables de sau-  
vegarder la paix du pauvre vieux domestique.

LÉONIE D'AUNET.

(La suite au numéro prochain.)

## VARIÉTÉS.

### QUELQUES AUTOGRAPHES PSEUDONYMES CÉLÈBRES.

Avant peu aura lieu à la salle Silvestre la vente d'une collection d'autographes très-curieuse et très-nombreuse : tous les noms d'écrivains français anciens et contemporains, les hommes d'État, les acteurs français, allemands, anglais, espagnols, italiens, tous les personnages qui, à un titre quelconque, ont obtenu de la célébrité figurent dans cette vente, dont le catalogue contient près de onze cents numéros, chaque numéro enfermant le plus souvent une série de pièces.

Parmi les autographes singuliers qui figurent dans cette collection, il en est quelques-uns d'assez intéressants. Ainsi il y a une lettre fort curieuse de miss Ellen Courtenay, maîtresse de l'illustre O'Connell. Cette lettre est adressée à M. Westmacott, rédacteur de *The Age*.

Miss Courtenay demande à M. Westmacott la publicité de son journal en qualité de victime d'un scélérat sans cœur, le père de l'hypocrisie, Daniel O'Connell. Elle est en prison pour dettes contractées par elle pour la dépense de l'enfant de ce monstre, et il la laisse sans secours, etc.

Une lettre de M. le vicomte d'Arlincourt, adressée à M. Théodore Anne, contient une preuve de plus de cette naïve férocité d'amour-propre qui distinguait l'auteur du *Solitaire*. On venait de jouer la *Peste noire*, grand drame qui, on le sait, n'eut qu'un très-maigre succès, un succès d'ironie, et ne fut représenté que quinze fois; M. d'Arlincourt écrit :

« Mon drame a eu hier un succès étourdissant, un succès immense. Il y a eu de l'enthousiasme, et la rentrée dans Paris de Charles VII a soulevé des transports unanimes. Mon triomphe a été complet... »

Une lettre de l'abbé Miolan, aéronaute, raconte une scène violente qui eut lieu entre le physicien aéronaute Charles et Marat.

« M. Marat, nous dit le professeur Charles, est venu ce matin me demander une explication au sujet de la comparaison que j'ai faite, dans une de mes leçons, de lui à de Comus. Comme je sais qu'il est vif, je lui ai arraché son épée, je l'ai cassée, et je l'ai roué de coups; il sera heureux s'il ne reste pas borgne du coup de poing que je lui ai donné dans l'œil. »

Cette lettre est datée de 1783.

Un grand nombre de lettres d'acteurs et d'actrices contiennent le véritable nom de ces artistes que l'on ne connaît ordinairement que par leurs noms de théâtre. M. de Jouy (qui s'appelait Étienne) a fait remarquer que les noms propres ont parfois de l'influence sur les destinées de ceux qui les portent. On en a vu plus d'un exemple; plusieurs hommes célèbres ont cru faire preuve de goût en déposant leur nom de famille ridicule, trivial, ou seulement peu euphonique, pour se montrer au public sous des noms harmonieux et sonores.

Leclerc, Lebouvier, Jolyot, Chassebœuf, Carton, Poquelin, Arouet, Fusée, Carlet, Burette, sont aujourd'hui des noms qu'on ne prononce guère; mais Leclerc s'est appelé M. de Buffon; Lebouvier, Fontenelle; Jolyot, de Crébillon; Chassebœuf aime mieux signer Volney; Carton est devenu Dancourt; Poquelin est devenu Molière; Arouet s'est fait Voltaire; Fusée, Voisenon; Carlet, Marivaux; et Burette, Dubelloy.

Le père Comère, trouvant son nom grotesque, se fit appeler Comire. Dorat s'appelait Dinemandi, nom limousin. Sa fille épousa un écrivain appelé Goulu, qui eut le tort de garder ce nom.

Les savants du seizième siècle traduisaient en grec ou en latin leur nom trivial; ainsi, d'un nom allemand qui signifie Terrenoire, celui qui le portait a fait *Melanchthon*; Bouthomme s'appela *Virulus*; Trapasso changea son nom en celui de *Métastase*.

Un nom ridicule influe réellement sur celui qui en est affligé. Sous Cromwell, le Long-Parlement, appelé par raillerie *Croupion*, élu pour président un homme qui avait le malheur de s'appeler *Maigre-Echine*. En 1797, le Directoire ayant eu le malheur d'envoyer Rapinat, comme commissaire, en Suisse, flanqué de deux acolytes nommés Grugeon et Forfait, on fit sur lui ce petit quatrain :

Un bon Suisse que l'on ruine  
Voudrait que l'on décidât  
Si Rapinat vient de rapine  
Ou rapine de Rapinat.

On connaît la plaisanterie du cardinal Janson :

— Pourquoi ne pas vous appeler Boivin? disait-il à Boileau, le vin vaut mieux que l'eau.

— Pourquoi ne pas vous appeler Jeanfarine? riposta le poète, la farine vaut bien mieux que le son.

On disait à Talleyrand :

— Les calembours sont l'esprit de ceux qui n'en ont guère.

— Ceux qui n'en ont guère, répondit-il, en ont toujours plus que ceux qui n'en ont pas.

On peut donc absoudre Napoléon, qui en avait beaucoup, d'avoir fait quelques calembours avec des noms propres. Ainsi, ayant à nommer un sous-préfet à la ville célèbre par ses jambons, Bayonne, il y envoya M. Cochon; — ayant à choisir un ministre des cultes, il nomma M. Bigot. — On sait que le nom du maréchal



de Bellune est un jeu de mots de Napoléon : Victor portait le sobriquet de Beau-Soleil.

Revenons à nos remarques sur les noms propres. Qui a jamais su le nom de baptême de M. Ancelot ? Il s'appelait Arsène. Personne ne saura jamais le nom de baptême de Méry.

Gérard de Nerval s'appelait *Gérard Labrunie*. Une lettre de lui à M. Paulin Limayrac commence ainsi :

« Sauvez-moi de l'envie, vous qui répandez la lumière et qui lancez la foudre... »

Voilà M. Paulin Limayrac à la fois Phébus et Jupin.

Les comédiens changent de nom plus que les autres. Le préjugé est souvent pour beaucoup dans ces changements. Voici quelques-uns des noms de famille des comédiens connus.

Albert, célèbre danseur de l'Opéra il y a quelque trente ans, se nommait *Decombe*. — Mademoiselle Albertine de l'Opéra, connue en 1838 par la passion qu'elle inspira à un grand personnage de la cour de Louis-Philippe, liaison qui causa son départ pour Londres, mademoiselle Albertine s'appelait du nom vulgaire de mademoiselle *Coquillart*. Elle est morte à l'hôpital, en 1849.

Brunet s'appelait *Mira*.

Armand, le jeune premier éternel du Théâtre-Français, l'amoureux de mademoiselle Mars, se nommait *Roussel*.

La célèbre Beauménil, de l'Opéra, s'appelait *Adélaïde Villard*.

Bocage se nomme *Pierre Tousez*. — Brizard, du Théâtre-Français, s'appelait *Britard*.

Madame Cabel est brutalement cataloguée ainsi : mademoiselle *Marie Dreulette*, femme *Cabu*, dite madame Cabel.

Mademoiselle Clairon s'appelait *Claire Leyris de la Tude*. — Mademoiselle Contat, en quittant le théâtre, épousa Parny. — Clarence se nomme *Cappna*. — M. Clairville, décoré récemment, s'appelle *Louis Nicolaire*. — Mademoiselle Cruvelli a italianisé son nom allemand de *Cruweiler*. Dauberval se nommait *Bercher*; Grandménil, *Fauchard*; Dazincourt, *Albouy*; Desessarts, *Deschanet*.

Valmore, le mari de madame Desbordes-Valmore, se nomme *Prosper Lanchantin*.

Mademoiselle Doligny, des Français (de 1763 à 1783), se nommait mademoiselle *Maisonnette*. Mademoiselle Duchesnois était mademoiselle *Joséphine Raffin*; mademoiselle Duthé, *Rosalie Gérard*.

Mademoiselle Elssler, dont le nom s'unit tristement à celui du fils de Napoléon, s'appelle madame *Hahn*.

Firmin s'appelait *François Becquerelle*; mademoiselle Pongaud s'appelait mademoiselle *Cousin*; mademoiselle Valérie est mademoiselle *Simonin*. Francisque, de la Galté, s'appelle *François Hutin*. — Paulin Mérier se nomme *Lecomte*. — Gobert, illustré par ses rôles de Napoléon, se nomme *Montgobert*.

La charmante Melcy, du Gymnase, morte si jeune,

s'appelait mademoiselle *Ménier*. — M. Lafontaine se nomme *Thomas*.

L'arlequin Laporte se nommait *Lecoupey de la Rosière*; le tragédien Larive se nommait *Mauduit*; Lays, *Lay*. Monrose se nommait *Louis Barrizain*.

M. Luguet se nomme M. *Bénéfaud*. — La gracieuse mademoiselle Luther est mademoiselle *Lupperger*.

Le diamant, mademoiselle Mars, l'inimitable fille de Monvel, se nommait, du nom de son père, mademoiselle *Boutet*.

Mademoiselle Marthe, du Gymnase, qui s'est suicidée, se nommait mademoiselle *Letessier*. — Mademoiselle Naptal s'appelait mademoiselle *Planat*. Naptal est l'anagramme de son nom.

Le nom de Lockroy est *Simon*. — Sainte-Foy, de l'Opéra-Comique, se nomme *Pubéaux*. — Mademoiselle Berthault, de l'Opéra-Comique, avait un vrai nom charmant, mademoiselle *Fauvette de la Flotte*. — Mademoiselle Delille est mademoiselle *Morize*. — Mademoiselle Olivier a pris à l'autel le nom de *Montebello*. — Mademoiselle Ozy est mademoiselle *Pilloy*. — Derval, du Palais-Royal, est M. *Dobigny de Ferrières*. — Mademoiselle Duverger, du même théâtre, s'appelle mademoiselle *Vautrain de Saint-Urbain*. — Mademoiselle Méry est mademoiselle *Duruisselle*. — Philippe, ancien tyran de la Porte-Saint-Martin, s'appelait du vilain nom de *Lavillénie*. — Mademoiselle Andréa est mademoiselle d'*Hargeville*, comtesse d'*Hargeville*.

Madame Saint-Aubin s'appelait madame d'*Herlez*. — Saint-Aulaire s'appelait *Pagnon*. — Saint-Ernest est *Nicolas Brette*. — Saint-Fal était *Étienne Maynier*. — Saint-Prix, *Foucault*.

Alcide Tousez se nommait *Étienne Augustin*. — Mademoiselle Alphonsine est mademoiselle *Fleury*. — Mademoiselle Blum, mademoiselle *Cerf*. — Mademoiselle Delorme, mademoiselle *Chevalier*. — Mademoiselle Potel se nomme mademoiselle *Piau*. — Félix, du Vaudeville, est M. *Cellerier*, etc., etc.

PAUL D'IVOY.

## PETIT COURRIER.

\* La *Gazette de France* reproduit la note suivante, empruntée aux journaux de New-York :

« La saison dramatique et musicale a commencé. Elle a été inaugurée au mois de septembre par une série d'ouvrages dans lesquels ont paru des artistes renommés en Europe... »

» L'Académie de musique nous a donné la *Sonambula* et *Lucrezia Borgia*; puis, pour la première fois



depuis cinq ans, le brillant opéra-bouffe de Donizetti, l'*Elisir d'Amore*, avec la Frezzolini qui chantait le rôle d'Adina, et Labocetta, Gassier et Bocco pour interprètes. Il est impossible de décrire l'enthousiasme qu'a soulevé l'entrée en scène de la grande cantatrice que notre directeur a eu l'habileté d'enlever à la France. Le nom de madame Frezzolini avait attiré la réunion la plus brillante. On s'était disputé les places, à des prix tels que la crise financière n'y paraissait plus, et les préoccupations du public n'arrêtaient pas les acclamations qui accueillaient l'artiste après chaque passage si délicieusement rendu par elle dans cette œuvre étincelante.

» La sublime cantatrice a montré un immense talent de vocaliste, et la grâce, la verve et l'entrain les plus merveilleux; elle a su rendre la plaisanterie piquante de la musique avec un charme indéfinissable, mais bien apprécié du public de New-York, qui a bien droit de revendiquer aujourd'hui dans le monde musical la première place, après Londres et Paris. Aussi, pensons-nous que madame Frezzolini est dédommée par notre accueil d'avoir affronté l'Atlantique.

» Ce succès de la Frezzolini a cependant encore été dépassé par celui que lui a valu le *Trovatore*. Comme elle était en voix! quel entrain! quelle belle et admirable Leonora! C'est bien elle, la noble châtelaine qui descend un moment de sa splendeur pour nous montrer l'amante touchante et dévouée jusqu'à la mort du tendre trouvère. Et la musique! de la première à la dernière note, quel délicieux air de roman! quel rêve enchanteur du temps passé!... Mais aussi quelle passion que celle de la Frezzolini dans ce quatrième acte, l'un des chefs-d'œuvre du genre!

» Jamais nous n'avions trouvé réunis à ce degré de perfection la beauté noble, l'élégance suprême, la distinction touchante et des accents plus purs. L'artiste a eu un succès tel, qu'elle pouvait se croire à Paris, après une représentation de *Rigoletto* ou de *Don Giovanni*, ses deux principaux triomphes de l'hiver dernier dans cette capitale.

» Espérons que nous aurons, nous aussi, la bonne fortune de lui entendre chanter ces deux opéras, le second surtout, où elle est demeurée sans rivale. »

\* \* C'est le dimanche 6 décembre prochain, à deux heures, au Cirque des Champs-Élysées, qu'aura lieu le festival en l'honneur de Mendelssohn. C'est la première fois qu'on exécutera à Paris l'oratorio d'*Élie*. Les exécutants, au nombre de quatre cents, seront sous la direction de M. Padeloup. Les soli seront chantés par MM. Blochausen, Jourdan et mademoiselle Falconi, qui vient d'obtenir un si grand succès à la messe de Sainte-Cécile.

M. Daussoigne-Méhul se fera entendre, pour la première fois à Paris, sur l'orgue à triple clavier d'Alexandre.

On peut se procurer des billets à l'avance au siège de

la Société des Jeunes artistes, rue Basse-du-Rempart, 26, au Cirque des Champs-Élysées, au Cirque Napoléon et chez les marchands de musique.

*Nota.* La salle sera éclairée et chauffée.

\* \* Il y a dix-huit ans, M. Jone Bone, fermier des environs de Dunning, après avoir fait de déplorables affaires, s'embarquait pour l'Australie, où il espérait rétablir sa fortune. En effet, M. Bone réussit dans sa patrie d'adoption, et il est revenu se fixer à Dunning.

Il avait laissé des dettes nombreuses en quittant l'Angleterre; non-seulement il a payé à son retour le capital dû, mais encore l'intérêt, donnant ainsi un exemple de probité rare. De plus, avec une générosité plus rare encore, il a payé toutes les dettes de ses parents. De tels actes n'ont pas besoin de commentaires.

\* \* L'année 1857 aura été féconde en découvertes astronomiques. En voici une nouvelle qui fait du bruit dans le monde des astronomes. Il ne s'agit plus d'une modeste planète, mais d'une comète rencontrée encore dans la partie nord du ciel. C'est la sixième depuis neuf mois.

L'astre voyageur a été vu le 10 novembre à Florence, par M. Donati. Grâce à la rapidité des communications électriques, le lendemain 11, l'Observatoire de Paris était prévenu et pouvait, le même jour et par les mêmes voies, faire part de la découverte aux astronomes de Londres, de Berlin, d'Altona, de Vienne.

C'est quelque chose de merveilleux que ces communications. Aujourd'hui la France reçoit chaque matin une correspondance scientifique qui la met en relation avec tous les États de l'Italie, avec la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, la capitale de la Grèce, Athènes, dotée depuis quelque temps d'un observatoire complet, grâce aux libéralités d'un riche et intelligent hellène, même avec Saint-Petersbourg.

Le voyage du prince Constantin à Paris, ses visites dans nos grands établissements, ont eu les plus heureux résultats. De retour en Russie, le prince s'est empressé de faire organiser le service d'une correspondance scientifique et météorologique, et actuellement ce service est placé sous sa protection, sous sa direction personnelles.

\* \* Un grand incendie a éclaté dernièrement à Saint-Petersbourg dans la partie de la ville où se trouve le parc de l'Amirauté. Il y a eu de nombreuses victimes. Il y a eu aussi de nombreux actes de dévouement. En voici un entre autres qui est des plus touchants. Au milieu de la fumée et des flammes, une petite fille de dix ans nommée Maria Moltschanow restait auprès de sa sœur beaucoup plus jeune qu'elle et de son frère au berceau. La mère de ces malheureux enfants les avait abandonnés; égarée par la peur et par le désespoir, elle s'était précipitée par une fenêtre.

Un sapeur-pompier pénétra enfin jusque auprès des enfants, et vint sauver Maria.



Elle résiste en lui désignant son frère et sa sœur qu'elle veut qu'on sauve avant elle. Le sapeur-pompier emporte le plus jeune et revient une seconde fois. Mais le danger grandit d'instant en instant; il ne sera plus possible au sapeur-pompier de revenir une troisième fois. N'importe : Maria résiste encore; elle met sa petite sœur entre les bras de ce brave homme qui ne peut les emporter tous les deux.

Le sauveur des deux enfants réussit à pénétrer une troisième fois dans la maison en flammes; il saisit Maria déjà à moitié suffoquée par la fumée et que le feu allait atteindre. La courageuse enfant est sauvée à son tour.

L'empereur Alexandre a décoré le sapeur-pompier Parsenjew d'une médaille d'honneur, et il a remis cent roubles d'argent à Maria Moltschanow.

\* M. Alexandre Weill vient de faire paraître, chez Poulet-Malassis, un roman plein d'intérêt intitulé *Couronne*, histoire juive. On peut faire de ce livre un éloge que malheureusement peu de romans méritent :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

\* M. Autran vient de publier, chez Michel Lévy, un poème intitulé *Milianah*, épisode des guerres d'Afrique. Nous nous bornons à annoncer aujourd'hui la nouvelle publication de l'auteur de *Laboureurs et Soldats*. Nous reviendrons sur cette légende du soldat, qui nous paraît dès aujourd'hui digne des précédentes œuvres de ce poète aimé.

\* Un écrivain dramatique déjà très-distingué vient de mourir, à peine au début de sa carrière. M. Léon Battu n'avait que vingt-neuf ans; il est l'auteur de plusieurs jolies comédies et d'une foule de libretti d'opéra-comique. Il est notamment l'auteur d'une petite pièce charmante qui a eu un très-grand succès, et qui est restée au répertoire d'une foule de théâtres, *Jobin et Nannette*. M. Battu venait de terminer un opéra dont M. Gevaert fait la musique.

\* La position de santé de mademoiselle Rachel subit depuis quelque temps des phases diverses. Pendant une semaine, son état s'était aggravé sérieusement; la fièvre était plus forte et l'appétit manquait complètement. Il n'en est pas de même ces jours-ci : mademoiselle Rachel n'a plus de fièvre ni d'oppression; son appétit revient peu à peu; enfin, il s'est opéré dans la position de l'illustre malade un changement notable, qui ne peut que confirmer ses nombreux amis dans les espérances qu'ils ont fondées sur son rétablissement.

\* Sous ce titre : la *Presse*, va paraître à Madrid, deux fois par semaine, un journal français de grand format.

\* La Société des Amis des arts de Dijon ouvrira une exposition des beaux-arts le 1<sup>er</sup> mai prochain. Les artistes qui voudront y prendre part devront envoyer leurs ouvrages avant le 10 avril.

\* Par arrêtés ministériels en date du 18 novembre, M. Lorquet, docteur ès lettres, agrégé près la Faculté des lettres de Paris, professeur de logique au lycée Saint-Louis, est autorisé à faire à ladite Faculté, pendant l'année scolaire 1887-1888, un cours complémentaire de philosophie.

M. Anquetil, censeur des études, chargé de la suppléance de seconde au lycée de Versailles, est chargé, à titre de suppléant, de la classe de rhétorique audit lycée, en remplacement de M. Étienne, délégué au lycée Saint-Louis.

M. Cougny, professeur de seconde au lycée de Dijon, chargé de la suppléance de rhétorique audit lycée, est chargé, à titre de suppléant, de la classe de seconde au lycée de Versailles, en remplacement de M. Anquetil.

M. Durand, chargé de la classe de seconde au lycée d'Angers, est nommé professeur adjoint de troisième (1<sup>re</sup> classe) au lycée de Versailles (emploi nouveau).

M. Landais, professeur de sixième au lycée de Versailles, est chargé provisoirement de la deuxième division de cinquième audit lycée (emploi nouveau).

M. Feuilleret, professeur adjoint de quatrième au lycée de Rouen, en congé, est chargé, à titre de suppléant, de la classe de sixième au lycée de Versailles, en remplacement de M. Landais.

\* On vient de placer sur la maison située au n° 14 de la rue des Réservoirs, à Versailles, une plaque en marbre blanc portant l'inscription suivante :

Ici

Jean de La Bruyère,  
hôte et ami des princes de Condé,  
a écrit son livre des *Caractères*.  
On ignore le lieu de sa naissance,  
mais il a longtemps vécu  
Où il a livré sa pensée aux hommes  
et rendu son âme à Dieu,  
le 11 mai 1696.

\* Les journaux du Midi ont publié ces jours-ci des détails statistiques sur la statue de Notre-Dame de France, qui s'exécute en ce moment dans une des principales fonderies du département du Haut-Rhin. Cette statue, faite avec les canons russes pris à Sébastopol, doit être posée sur le mont Corneille, autour duquel la ville du Puy se déploie en éventail et qui la domine d'une très-grande hauteur.

Le modèle de cette statue, dont l'exécution a été confiée à M. Bonnassieux, a 20 mètres 66 centimètres de la base au sommet, et la statue actuelle a 16 mètres.

La Vierge est debout sur une sphère où s'enroule un énorme serpent dont elle écrase la tête sous ses pieds. Elle tient sur son bras l'Enfant Jésus.

Le serpent a 17 mètres de longueur et les pieds de la Vierge ont chacun 1 mètre 92 centimètres. Nous ne pouvons que poser les chiffres pour donner une idée



des proportions inusitées de cette statue, dont la circonférence est de 17 mètres. Les cheveux de la Vierge, rejetés en arrière sur son manteau, ont 7 mètres. L'avant-bras n'a pas moins de 3 mètres 75 centimètres, et la main, de la naissance du poignet à l'extrémité des doigts, a 1 mètre 56 centimètres. La largeur de cette main est de 4 mètre 2 centimètres. La statue, telle qu'elle est, pèse en plâtre 40,000 kilogrammes. et à lui seul l'Enfant Jésus 18,000 kilogrammes. En fonte, la statue entière pèsera 100,000 kilogrammes, dont 30,000 kilogrammes pour l'Enfant Jésus.

Il n'a encore été rien fondu jusqu'à ce jour d'aussi colossal en métal. La statue de saint Charles Borromée, sur le lac Majeur, a 21 mètres, mais elle n'a pas été fondue; elle est en plaques de cuivre repoussé.

On montera dans l'intérieur de la statue par un escalier conduisant à trois étages, éclairés chacun de quatre petites fenêtres ouvrant sur les quatre points cardinaux, et d'où la vue pourra s'étendre sur cet immense panorama qui se déroule aux pieds du rocher de Corneille.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-LYRIQUE : *Margot*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Louis Clapisson, paroles de MM. de Leuven et Saint-Georges.

Nous sommes en retard avec le joli opéra de M. Clapisson, mais il est de ces œuvres avec lesquelles la critique peut ne pas se presser sans courir la chance néfaste de ne plus trouver sur l'affiche le titre qu'elle inscrit sur ses colonnes. Pendant que certains théâtres renouvellent leur répertoire dix fois en un mois, l'heureux théâtre de M. Carvalho ne représente que des œuvres d'une longévité inouïe. Après *Fanchonnette*, la *Reine Topaze*; maintenant *Margot*, qui est bien capable de tenir tête à ses célèbres devancières. Pour être juste, disons que ceci tient sans doute à la valeur des opéras du Théâtre-Lyrique, mais que la cause en est aussi au goût déterminé et constitutif du Français, du Parisien surtout, pour l'opéra-comique; ce qui à notre sens ne signifie pas nécessairement qu'il aime la bonne musique. — Mais passons. Pour en revenir à *Margot*, nous savons déjà par son nom qu'il s'agit d'une gentille paysanne. Margot aime Jacquot, un de ces niais dévoués qui plaisent particulièrement aux fermières d'opéra-comique. Margot est en service chez le bonhomme Landriche, une bonne figure de Normand, matois, finaud, un peu voleur au besoin, quand il peut le devenir sans risques. Landriche a pour seigneur un jeune marquis de Bretigny, gentilhomme imbu de toutes les traditions du lieu : élégant, prodigue, galant, joueur,

et de plus parrain de la jolie Margot. La jeune fille, qu'il n'a pas vue depuis dix ans, se fait reconnaître dans un duo rempli de très-gracieuses inspirations musicales; puis on a un chœur de paysans, la harangue du bailli, etc. L'acte se termine tristement par le renvoi de Margot, que le bonhomme Landriche chasse de la ferme pour une étourderie commise par M. Jacquot, mais la petite aime déjà trop le fortuné dadaï pour ne pas se sacrifier à sa place. Il le voit et la laisse faire : — c'est bien la peine d'aimer un imbécile!

Au deuxième acte, la scène s'est transportée chez le marquis, où l'on fait connaissance avec madame de la Roche-Dragon, veuve d'un président, et cousine du marquis de Bretigny, dont elle voudrait bien devenir la femme. Margot aussi est au château, où elle est venue chercher protection près de son parrain, et on l'y voit non plus en sabots et en bonnet de coton, comme une vraie Normande de bonne souche, mais attifée, pincée, pomponnée dans la soie et la dentelle, comme une demoiselle de bonne maison. Elle n'en est pas plus fière pour cela, car quand Jacquot, venu pour la voir, reste un peu ébahi en la retrouvant si belle, elle le met tout de suite à son aise, et l'invite à déjeuner avec elle dans la vaisselle armoriée du marquis. Jacquot accepte, tout en regrettant au fond du cœur la soupe prise en commun dans une écuelle de bois; il a raison du reste, car le marquis survient, et l'envoie déjeuner à l'office; puis il prend sa place auprès de Margot.

— Margot, comment trouves-tu ton seigneur?

— Eh bien, vous me faites peur.

Demande et réponse faites sur un motif fort agréable. Le marquis insiste, et Margot a le rare bon esprit de lui préférer Jacquot; c'est plus que de la sagesse, c'est de la raison. La fête indispensable à tout deuxième acte a lieu dans les salons du marquis; les invités chantent à outrance les louanges de l'aimable seigneur, et quand Margot arrive un bouquet à la main pour fêter son parrain, on la prie de chanter; alors la fille des champs exécute la *Chanson des fleurs* en cantatrice consommée : les amours de la rose et des œillets,

Jusqu'au frais lilas,  
Qui prend ses ébats  
Près d'une pervenche  
Dont le front se penche.

Les poétiques amours du règne végétal sont évoquées dans une série de vocalises dont les notes sont pures comme des gouttes de rosée. Comment la paysanne est arrivée à ce degré de perfection artistique, c'est ce que personne ne se demande en se laissant aller au charme de ses accents doucement accompagnés par les flûtes et les harpes de l'orchestre. L'assemblée est ravie, on le serait à moins, et le marquis si enthousiasmé, qu'il donne à Margot sa bourse contenant cent pistoles. — Ce trait est beau, car le marquis est ruiné, et c'est au moment où un papier envoyé par Landriche, son fer-



mier, devenu son créancier, le lui apprend, qu'il fait ainsi le généreux avec Margot. Mais la jeune fille, avertie par Jacquot, n'accepte pas cette libéralité; elle écrit un petit billet qu'elle va porter avec les cent pistoles dans la chambre de son parrain; malheureusement elle est surprise dans cet appartement; sa présence y est interprétée de la manière la plus injurieuse pour son honneur, et le marquis, qui a voulu noyer son chagrin dans le vin, plaisante la pauvre fille au lieu de la justifier et de la défendre. Margot, au désespoir, ne peut prouver son innocence, et le deuxième acte finit sur une sorte de chœur d'anathème infiniment trop violent au point de vue de la logique des gens du monde, qui d'ordinaire se mettent peu en peine de l'honneur des petites Normandes, mais d'un très-bon effet musical. On danse au début du troisième acte; Landriche, grâce à ses fourberies, s'est substitué au marquis de Bretigny dans ses propriétés; il fait le bon prince, et jouit du spectacle de la joie de ses *vassaux*. Le marquis vient rendre à Margot ses pistoles, grâce auxquelles il a regagné trois cent mille livres, qui lui permettent d'arranger ses affaires; puis il part pour une longue navigation. Margot apprend qu'en lui rapportant son argent, il a négligé de la justifier; elle voit de l'indécision chez Jacquot, des soupçons injurieux chez ses amis du village, alors elle perd la tête et va se jeter dans la rivière. Le marquis heureusement n'avait pas eu le temps de faire beaucoup de chemin, et se trouve là fort à propos pour la repêcher; puis pour produire son petit billet, qui la rend pure comme un lis aux yeux de toute l'assistance. Margot épousera Jacquot, comme on le sait depuis la première scène; on n'eût pas souffert qu'il en fût autrement; le public est toujours ce grand enfant, qui aime d'autant plus une histoire, qu'elle lui a été contée plus souvent. Ceci explique le succès du livret de MM. Leuven et Saint-Georges. La musique facile et légère de M. Clapisson a beaucoup plu, un peu par le même motif elle n'est pas exempte de réminiscences. Quant aux vocalises de madame Miolan-Carvalho, c'est assurément éblouissant, et jamais voix n'a été mieux faite pour la voltige musicale que celle de cette remarquable chanteuse.

MAXIME TERMONT.

\* \* Le Théâtre-Français aura pour cet hiver plusieurs nouveautés : une pièce en cinq actes, de MM. Scribe et E. Legouvé; une pièce en trois actes, de M. Scribe seul, et de laquelle on dit beaucoup de bien; la pièce de M. Mario Uchard, etc.

\* \* A l'Opéra-Comique, après le *Carnaval de Venise*, par M. Ambroise Thomas, pour madame Marie Cabel, viendra l'ouvrage de résistance sur lequel on compte beaucoup, *Quentin Durward*, paroles de MM. Michel Carré et Courmont, musique de M. Gevaert.

A propos d'Opéra-Comique, un assez singulier procès va occuper les tribunaux. Il s'agit d'une discussion qui a surgi entre l'une des artistes les plus distinguées

de ce théâtre, madame Vandenheuvel-Duprez, et l'administration.

En général, les engagements des actrices prévoient certains accidents naturels. Cette prévoyance est fondée sur la tradition plus que sur la réalité. Autrefois les actrices jeunes, belles, empruntant des séductions à l'art, une irrésistible fascination à la fiction dont elles étaient les interprètes, devenaient le pôle vers lequel se tournaient tous les cœurs ardents; on rêvait d'elles dans les palais comme sous la mansarde; on leur écrivait de partout, tantôt sur des billets de banque, tantôt sur de simple papier. L'amour de tous faisait leur gloire autant que les applaudissements; elles étaient fières de s'entourer d'hommages, à défaut de considération. Elles ne recherchaient pas la félicité calme du foyer domestique, félicité chaste et sereine peu compatible avec les exigences de l'art passionné; elles opposaient au préjugé une philosophie pratique et épicurienne qui n'était pas sans quelques inconvénients.

Ce sont ces inconvénients que prévoient d'ordinaire les engagements de mesdemoiselles les actrices.

Mais lorsque mademoiselle Duprez fut engagée à l'Opéra-Comique, elle, la jeune fille pure et vertueuse, la jeune personne bien élevée que ne pouvait même pas atteindre le soupçon, on aurait cru l'offenser grièvement si son acte d'engagement avait été aussi prévoyant que ceux de la plupart de ses compagnes.

Ce fut un tort. L'engagement ne devait pas prévoir la moindre légèreté de la part de la charmante et modeste cantatrice, mais il n'y aurait rien eu d'offensant à prévoir son mariage. On eût prévu ainsi le procès qui va bientôt se plaider, et dont voici la cause :

L'administration de l'Opéra-Comique doit trois mois de ses appointements à madame Caroline Vandenheuvel-Duprez, et refuse de les lui payer, sous prétexte que depuis trois mois elle a interrompu son service.

Madame Vandenheuvel répond que la cause qui l'a forcée à interrompre son service, — sa grossesse et son accouchement, — est de celles que prévoient les engagements, et qui ne font pas suspendre les appointements.

On répond à madame Vandenheuvel que son engagement n'a pas prévu le cas, et que cette déférence à sa sagesse vaut bien trois mois d'appointements.

La justice décidera.

\* \* M. Perrin, qui se retire avec 800,000 fr., va partir pour une grande tournée dramatique à l'étranger. A son retour, il doit adresser au ministre un rapport détaillé sur la situation des théâtres dans toutes les grandes capitales et les villes de l'Europe.

\* \* On parle, à l'Odéon, d'une comédie en un acte de madame Adam-Boisgontier, comédie reçue à corrections au Théâtre-Français, mais que madame Adam-Boisgontier a préféré porter outre-Seine.